Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

46 | 2013

L'espace du politique en Allemagne au XIX^e siècle

Charles Jeanne, *À cinq heures nous serons tous morts ! Sur la barricade Saint-Merry, 5-6 juin 1832*

Édition présentée et commentée par Thomas Bouchet, collection
Généalogies, Paris, Vendémiaire, 2011, 221 p. isbn : 978-2-363-58018-4.16
euros.

Emmanuel Fureix

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4469>

DOI : 10.4000/rh19.4469

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 202-204

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Emmanuel Fureix, « Charles Jeanne, *À cinq heures nous serons tous morts ! Sur la barricade Saint-Merry, 5-6 juin 1832* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 46 | 2013, mis en ligne le 13 janvier 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4469> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4469>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Charles Jeanne, *À cinq heures nous serons tous morts ! Sur la barricade Saint-Merry, 5-6 juin 1832*

Édition présentée et commentée par Thomas Bouchet, collection Généalogies, Paris, Vendémiaire, 2011, 221 p. isbn : 978-2-363-58018-4. 16 euros.

Emmanuel Fureix

RÉFÉRENCE

Charles Jeanne, *À cinq heures nous serons tous morts ! Sur la barricade Saint-Merry, 5-6 juin 1832*, édition présentée et commentée par Thomas Bouchet, collection Généalogies, Paris, Vendémiaire, 2011, 221 p. isbn : 978-2-363-58018-4. 16 euros.

- 1 « Car un nom c'est tout un principe / Jeanne en est un, comme Philippe / Désormais Jeanne est immortel »¹. Un rédacteur du journal ouvrier *L'Écho de la fabrique* rend hommage par ces mots à Charles Jeanne, icône fragile et vite effacée de l'insurrection de juin 1832. La publication d'une très longue lettre de cet insurgé à sa sœur, rédigée en décembre 1833, replace en pleine lumière cette figure oubliée et introduit une nouvelle pièce dans le puzzle des récits plus ou moins célèbres de cette insurrection. Thomas Bouchet, spécialiste averti de ces récits, fictionnels ou non, mesure toute la richesse de cette exhumation, qu'il explicite dans une introduction et un commentaire d'une grande finesse. Retrouvée par Michel Cordillot, cette lettre manuscrite d'une cinquantaine de feuillets, à l'écriture alerte et fine, restitue une « voix populaire » dont l'effacement ne cesse de hanter les historiens des révolutions. Il ne s'agit pas ici d'un ouvrier-poète à la voix singulière², mais d'un jeune commis de 33 ans, passé (jusqu'à 14 ans) par le lycée impérial, par l'expérience des armes (en 1815 puis en 1823) et celle, fondatrice, de la Révolution de juillet 1830. On ne trouvera donc pas ici l'expression d'un groupe social ou d'une classe, mais celle d'une expérience, « à hauteur

d'homme » : deux jours de combat acharné derrière les barricades du quartier Saint-Merry, au nom de la liberté et du peuple souverain. « Chaînon manquant » du kaléidoscope de récits sur l'insurrection, cette lettre écrite à la première personne défend d'abord l'honneur et la réputation d'un homme, en cavale après l'insurrection de juin, arrêté et jugé en décembre 1832, condamné à la déportation et transféré à la prison du Mont-Saint-Michel, mais accusé par l'un de ses codétenus de n'être « républicain que pour de l'argent ». C'est donc à la lumière de cet itinéraire que cette lettre, dont le destinataire réel pourrait dépasser la personne de la sœur de Jeanne, doit être lue. Hors du cadre judiciaire et de ses contraintes normatives, cette « parole populaire » n'en est pas moins sous-tendue par une écriture de la justification, face à l'honneur blessé d'un homme.

- 2 Ce récit restitue les raisons qui ont poussé une portion du Paris populaire aux armes, et plus encore les manières de vivre et de sentir deux journées d'émeute et de face à face avec l'ennemi – soldats, gardes nationaux ou municipaux. Sur le premier point, Charles Jeanne relie l'insurrection de 1832 à la génération des « pères », qui transmet les idéaux de « liberté de [la] patrie, [d']égalité politique pour tous les citoyens, [d']abolition de tous les privilèges ou monopoles ». Autant de mots réveillés par les Trois Glorieuses, où Jeanne combattit « les armes à la main », blessé puis officiellement décoré par le nouveau régime de Juillet. Le sentiment de trahison, commun à toute une génération de jeunes républicains, explique en grande partie le passage à l'acte de Juin, deux ans plus tard, à l'occasion de l'enterrement du général Lamarque (« la déception seule *était une vérité* », p. 41). Jeanne présente l'insurrection comme une réponse spontanée à une provocation policière, mais laisse aussi des indices d'une organisation opposante quasi-militaire au sein de la « Société gauloise » et de ses « décuries ».
- 3 La plume de Jeanne excelle surtout à rendre compte d'un paysage sensoriel en temps d'insurrection, de jour comme de nuit, au centre de Paris, à l'encoignure des rues Saint-Merry, Saint-Martin et Aubry-le-Boucher. Les cris de « Vive La République ! », « Aux armes ! », les chants révolutionnaires, *Marseillaise* et *Chant du départ*, le son du tocsin, de la charge puis de la canonnade ponctuent les heures de combat acharné ou d'attente fiévreuse, tandis que se diffusent des rumeurs d'infiltration par la bande à Vidocq ou de la mort de camarades sur d'autres fronts. Le drapeau tricolore et les trophées pris à l'ennemi sont exhibés sur la barricade, tandis que le drapeau rouge est condamné par les insurgés proches de Jeanne. La proximité du sang et de la mort ordonne le récit, tant s'impose l'idée d'un sacrifice inéluctable. « Comme l'héroïque Pologne, nous étions destinés à périr », écrit Jeanne ; « Dans une heure nous serons tous morts », s'écrie l'un des insurgés. Cette rhétorique sacrificielle, propre à une écriture rétrospective, est caractéristique de ce républicanisme romantique³.
- 4 L'humour et la gaieté, dans ce contexte, surprennent davantage. Ils sont pourtant omniprésents dans la narration, rendus palpables dans des gestes et des mots qui figurent autant de bravades. Face à la menace des gardes nationaux, Jeanne s'écrie : « La graine d'oignon (la poudre, terme militaire) est un narcotique puissant ; vous sentez-vous assez généreux pour leur en distribuer, sans regrets, la quantité suffisante pour les endormir ? » (p. 49). Face à la faim qui commence à les ténasser au fil de combats interminables, les insurgés s'amusent : « Ah ça ! ces b... là veulent donc toujours renverser nos marmites. Tâchons de les frotter un peu pour leur apprendre à nous laisser manger tranquillement » (p. 61). Et l'un des insurgés, sexagénaire, « s'élance sur la barricade et mettant son derrière à nu, il le présenta aux gardes

nationaux en disant : « Tenez, bande de jean-f..., vous ne savez pas tirer à la cible, et vous êtes trop lâches pour en jamais voir une pareille à celle-ci » (p. 71). Autant de mots sans doute pour une part façonnés par l'auteur autant que retranscrits sur le vif.

- 5 En somme, c'est un univers plutôt militaro-viril que restitue le récit, où prennent place une centaine d'insurgés venus d'horizons fort différents ; adolescents, tel ce jeune homme « de 14 ans au plus, aux cheveux rouges, plats et longs, petit, et fluet, d'une pâleur étonnante mais doué d'une bravoure extraordinaire », ou vieillards ; certains passés par les armées napoléoniennes, d'autres, tel ce Polonais, par l'exil ; certains en haillons, d'autres « bien mis ». Toujours, l'honneur apparaît comme la première des valeurs à défendre, aux côtés de la liberté et de la patrie. Dans une atmosphère de guerre civile où l'adversaire est désigné comme « cannibale » (p. 71), l'écriture vaut ici comme mise en scène d'un honneur, individuel et collectif, bafoué. Les stéréotypes, du coup, abondent, et l'on ne trouvera pas ici l'imaginaire original d'une République espérée. Simplement, et c'est déjà beaucoup, le récit, dense et sensible, d'une guerre de rues du point de vue des vaincus.
-

NOTES

1. « Au citoyen Charles Jeanne », *L'Écho de la fabrique*, 12 mai 1833.
2. Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.
3. Cf. Emmanuel Fureix, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, p. 453-460.